

Mots et mythes du virtuel

Anne Cauquelin

Citer ce document / Cite this document :

Cauquelin Anne. Mots et mythes du virtuel. In: Quaderni, n°26, Été 1995. Les mythes technologiques. pp. 67-76.

doi : 10.3406/quad.1995.1250

http://www.persee.fr/doc/quad_0987-1381_1995_num_26_1_1250

Document généré le 17/10/2015

Mots et mythes du virtuel

Anne
Cauquelin

Professeur émérite

à l'Université d'Amiens

Chercheur au CREDAP

Les mots nous jouent souvent des tours, d'ailleurs ils sont là pour ça. Portant la mémoire de leurs anciens usages, ils entrent dans nos vies avec une candeur ironique, et se chargent de déplacer les objets auxquels il s'attachent, sans avoir l'air d'y toucher. C'est que nous n'en avons pas à l'infini, et nous utilisons leur stock limité à construire des mondes que nous ne saurions imaginer sans leur aide.

Tirés de leur réserve, de leur sommeil souvent, ils sont livrés alors à toutes sortes de manipulations. On les tire et les pousse, on les suffixe et les préfixe, ou bien on les laisse tels quels, mais on leur invente une histoire pour justifier leur emploi. Une étymologie fantasque, qui nous rend familier l'objet le plus inattendu, ou à l'inverse rend étrange un vocable usuel (1), quitte à ce qu'ainsi tordus les termes du langage disent autre chose que ce qu'ils sont censés désigner et décrire. Il en va presque toujours ainsi des "vieux" mots dont on use pour les dernières vagues d'objets et de concepts qu'introduit la technologie. Ainsi, par exemple, d'un terme qui fleurit en ce moment un peu partout, et qui transporte sa propre généalogie sur les aspects contemporains de l'activité technique : le terme "virtuel". (2)

Si l'activité de réflexion, dite "philoso-

phie”, consiste à élucider les termes du langage, dans la mesure où c’est bien le langage qui est l’outil de construction de la réalité, proposition à laquelle j’adhère, je pense qu’il est utile d’explorer les termes nouveaux venus, quoiqu’anciennement attestés, ce qu’ils produisent comme effet sur notre perception du monde contemporain, quelle sorte de piège ils tendent à notre compréhension, et par quel tour malicieux (*tropos*) ils jouent sur plusieurs tableaux. Poursuivre leurs différentes apparitions et leurs divers usages permet de déceler glissements et interprétations, dans lesquels se loge une bonne part d’idéologie, ou tout au moins de “mythologies”. Sans doute est-ce dans ce jeu là, dans le hiatus laissé entre anciens et nouveaux usages d’un même terme que prennent racine des mythes, histoire d’occulter les ruptures ? C’est du moins l’hypothèse de ce bref papier.

OÙ L’ON CHERCHE L’ÉTYMOLOGIE DE “VIRTUEL”

Chercher l’étymologie d’un terme est une manière commode de le rattacher à ses origines et d’en éclairer les dérives.

La racine du qualificatif “virtuel”, est latine, c’est *virtus*, vertu. Le mot latin décline “*vir*”, l’homme, et donc sa force, *vis*, son

caractère d’être actif (le trop fameux “*De viribus illustribus*” qui a rasé des générations de potaches). *Virtus*, *vir* et *vis* (force) forment une constellation dont les éléments peuvent soit se disjoindre soit rester liés. Ainsi *virtus* et *vis* peuvent aller de leur côté, qualifier une action, un comportement, un caractère ou une caractéristique, sans pour cela être attaché à *vir*, homme. *Vis* peut aussi aller tout seul : la *vis comica*, la force comique ou veine comique, par exemple désigne le caractère général du comique et son effet : le rire, mais aussi une sorte de don ou faculté qui s’exerce dans le genre spécifique du comique. Dans ce sens, *vis* n’est pas éloigné de *virtus* : le pouvoir spécifique résidant dans un corps particulier (une plante, un animal), exemple : la “vertu dormitive” de certaines substances.

L’homme vertueux, en revanche, n’exhibe pas dans son comportement vertueux la caractéristique du viril, mais bien celle de la vertu, la vertu en soi comme principe moral. Pour autant la vertu, dans l’homme vertueux n’est pas virtuelle... Qualifié de vertueux, cet homme-là est défini dans son comportement singulier, dans son état présent. Où l’on voit, somme toute, la vertu morale faire bande à part, se détacher de la potentialité (force ou capacité d’être quelque chose) pour s’affirmer au présent.

Deux voies pour "vertu" se dessinent à partir de cette simple observation : *virtu* comme qualité sans qualification, simple pouvoir de faire ou d'être quelque chose, mais non encore manifestée et *virtu* comme qualité spécifiée, affectée à une manière d'être particulière et se manifestant au présent.

Mais, direz-vous, il faut sûrement de la vertu (force) pour être vertueux (qualité morale), autrement dit, une certaine capacité ou aptitude sans laquelle on ne pourrait pas l'être. Les deux emplois se rejoignent et se bouclent entre eux. L'un désigne un point imaginaire, invisible, que l'on suppose, l'autre manifeste d'une certaine manière, elle visible, l'existence réalisée de ce pouvoir caché.

Un seul terme couvre donc l'ensemble, ce qui ne laisse pas que d'embrouiller les choses. D'autant plus qu'aucun emploi n'est véritablement premier, car ou bien nous prenons la manifestation visible (la vertu morale) comme point de départ et remontons ensuite à sa source (la force, le pouvoir de) ou bien nous construisons un processus logique où la cause (force, pouvoir) entraîne une conséquence (la vertu morale). Les deux *virtus* se renvoient en miroir. L'étymologie latine de "virtuel" ne nous en dira pas davantage.

OUÛ L'ON S'APERÇOIT QU'IL FAUT ABANDONNER LE TERME "VIRTUEL" POUR COMPRENDRE CE QU'IL VEUT DIRE

Si le latin condense ainsi sur un terme une double direction sans nous en apprendre davantage, quittons donc le terme *virtus* et allons voir chez les Grecs. Là où le latin nous embrouille avec un seul mot pour des significations différentes, le grec multiplie les distinctions.

Pas de mot *virtus*, en grec évidemment, mais ce qui pourrait y correspondre et qui (une certaine lucidité étant à l'œuvre) distingue la vertu (force) de la vertu (morale). Pour cette dernière, pas de question, le mot utilisé est "*arété*". On laissera donc de côté la morale. Ce qui nous intéresse c'est l'autre versant, la force. Ce sera *dynamis*, le mouvement, l'élan, ou encore la puissance qui réside habituellement dans les corps.

Nous voici sur un tout autre terrain, non plus celui de la psychologie et de la morale, mais celui de la physique. Il ne s'agit plus d'homme, de virilité, et de comportement en accord avec des règles, mais d'état habituel d'un corps, et de mouvement. Autrement dit de la capacité pour un corps dans un certain état de changer

d'état (3).

QUELQUES PAS AVEC ARISTOTE, PÈRE DE LA NOTION DE "PUISSANCE"

Ici l'analyse est poussée, les étapes, distinguées, leur description révèle ce que cachait le terme latin de *virtus* et donc ce que cache pour nous le terme de "virtuel".

Il faut d'abord percevoir qu'il ne suffit pas qu'il y ait *dynamis*, puissance, pour qu'un mouvement se manifeste : la *dynamis* peut sommeiller et ne jamais arriver à l'acte, elle reste alors dans l'*exis*, en l'état. Mais elle peut aussi s'actualiser par un exercice (*energeia*), un acte qui en sonne comme le réveil. Ici encore cette *energeia* peut toutefois ne pas arriver à sa fin (*telos*) contrariée par des obstacles, détournée de sa destination. Pour que la *dynamis* s'accomplisse, l'*energeia* doit donc surmonter les difficultés, elle culminera alors dans l'*entéléchie*, (ce qui est arrivé à sa réalisation finale, à sa destination (*en-teleis*)). Ainsi en est-il du dormeur qui a la capacité d'être réveillé mais dort encore, (*dynamis* passive ou *exis*) puis du même dormeur qui se réveille (*energeia*) par un acte énergique, mais dont l'action s'arrête là, et enfin de celui qui, réveillé, entreprend une action conforme à ses désirs (*entéléchie*).

Diogène Laërce, dans le résumé succinct qu'il donne de la théorie aristotélicienne de la *dynamis* (dix lignes) ajoute malignement qu'Aristote aurait construit ce concept pour englober le dormeur (où sommeille le pouvoir de se réveiller) dans le mouvement général des corps (4).

Car il s'agit bien du mouvement. Du devenir. De la substance première, de Dieu et du Cosmos. Rien de moins.

Se pose en effet la question de l'antériorité qui est une question méta-physique (*virtus* et vertu la posaient à leur manière, plus exigüe). En effet, qui est premier ? L'acte (*energeia*), ou la force-pouvoir dormant (*dynamis*) que nous appellerons désormais "potentialité" ?

Pour être capable de... il faut déjà exister, c'est-à-dire en quelque sorte avoir déjà été en acte. Le dormeur ne dort que parce qu'il a, antérieurement au sommeil, été éveillé. L'acte précéderait ainsi la potentialité, qui elle-même est antérieure à l'acte. Le spermé qui sommeille dans le corps humain est en puissance de procréer un autre être, mais pour cela il faut que l'homme ait déjà lui-même été formé...

La circularité est présente partout dans le monde, son principe est celui-là même de

la croissance et de la génération. La notion de boucle si présente à la pensée contemporaine des réseaux cybernétiques, est partout à l'œuvre chez Aristote. Cependant dans ce mouvement incessant, circulaire, le philosophe (et la philosophie antique) désire trouver un repos, quelque chose comme une calme, éternelle, immobilité. De cause en cause, par repos et mouvement il nous faut trouver un point fixe, un départ, une "arché". Il faut bien s'arrêter quelque part. Ce sera Dieu vu comme premier moteur immobile (ou la substance, ou la nature, comme on veut). Ce premier moteur est l'acte parfait, l'entéléchie pure, dont dépendent et les autres actes et la capacité de les accomplir. En aucun cas donc ce premier moteur n'est "potentiel". En lui aucune trace de *dynamis*, il est tout entier *energeia-entéléchie*. Dieu ni la nature ne dorment jamais. En eux nulle trace d'impuissance, or si la *dynamis* est pouvoir de, elle est aussi impuissance, dans la mesure où ce qu'elle peut, elle peut aussi ne pas le pouvoir, par exemple elle peut aussi bien ne pas se réveiller ou encore, une fois réveillée, peut être soumise aux obstacles de tous genres et n'arrive pas à sa fin. Le premier moteur est donc acte pur, pur accomplissement et cause finale (c'est-à-dire première). Sans doute est-ce là dans ce présumé méta-physique (qui échappe aux lois de la physique c'est-à-dire du

mouvement) que se produit la rupture entre la conception antique et la conception contemporaine de la *dynamis*.

La science occidentale a exclu tout appel à un monde supérieur, un méta-monde, elle reste dans le courant des potentialités en train de s'accomplir, sans rechercher une première cause. Est donc exclue aussi l'entéléchie ou acte parfait. Restent seulement potentialité et énergie : sommeil et réveil.

Voilà qui donne un coup fatal à l'étymologie et à la généalogie du terme. Résumons nous : d'une part, en effet, l'étymologie (latine) ne nous apprend rien sur "virtuel", et si l'on se tourne vers la généalogie (d'où vient donc la notion de virtuel ?), on trouve bien une filiation (grecque et spécifiquement aristotélicienne) mais outre qu'elle n'a rien à voir avec le mot même, le mouvement potentiel, la fameuse "*dynamis*", qui semblerait à première vue convenir à la notion telle qu'on l'envisage aujourd'hui, se trouve, dès qu'on l'analyse, en porte à faux. D'une part en effet, le terme *dynamis* désigne pour nous un élan réel, une réelle dynamique, et non plus un état latent attendant le réveil, d'autre part le mouvement qui porte un état potentiel à sa réalisation n'a pas de fin (de repos, de stase ultime), il s'exprime sans cesse dans un flux d'énergie permanent.

Vous me direz : pourquoi alors avoir parcouru ce chemin qui ne mène nulle part ? Ne pouvait-on se passer de cette recherche de l'origine ? Dire par exemple qu'il y a rupture totale entre un "vieux" terme employé pour telle occasion et qu'il faut oublier, ou une notion préhistorique, archaïque, qu'il faut aussi oublier et notre propre emploi de ce terme ou de cette notion ? Cependant, puisqu'on emploie le terme "virtuel" et qu'on utilise la notion de potentialité, il faut bien avouer que l'origine, loin de se faire oublier, est au contraire alléguée, convoquée, mise à l'œuvre, et sert de justification. Cette confrontation entre le sens originel du terme et son utilisation actuelle est alors analysable, et recèle quelques surprises.

OÙ L'ON SE DEMANDE CE QU'IL FAUT OUBLIER ET NE PAS OUBLIER

C'est toute la question des mythologies du temps présent qui est en cause ici. Qu'appeler mythologies ? Non pas, à la manière de Barthes, la mythification de nouveaux objets : mythe de la vitesse, de la transparence ou des divers objets-idoles passagers. La fabrication de mythes peut en effet être aisément dénoncée comme coups de force de la publicité, stratégie de vente bien ciblée et médiatisation à outrance. Il est plus intéressant d'analyser comment

les notions anciennes font leur chemin, à l'abri de la modernité, dans et à travers ces nouveaux objets et ces nouvelles notions, leur remaniement, déplacement, composition et recomposition : c'est dans ce travail souterrain que l'on peut discerner des manières de mythes.

Pourquoi ? Parce qu'il semble bien que la modernité ne fasse consensus qu'à s'assurer d'une certaine continuité avec le passé. Il y a, chez les tenants d'une rupture épistémologique telle que les nouvelles technologies semblent la revendiquer, comme une pulsion de rattrapage, de ravaudage. "Virtuel" s'impose grâce à ses origines, parce qu'il nous "dit quelque chose". Parce qu'au moins le vocable était déjà là. Le tout est de s'en servir pour y mettre autre chose. La modernité est en rupture, certes, mais cette rupture exige des préfigurations, une filière. Quitte à ce que cette filière soit vraiment tirée par les cheveux, ou par des jeux de mots.

Une démarche subtile consiste à prendre un mot qui dise quelque chose (mais quoi exactement ?) à tout le monde, mais quelque chose d'autre, et alors de tout à fait précis, aux spécialistes de la question. Ainsi, tandis que les uns, le plus grand nombre, sont appelés à se souvenir (ne pas oublier) les autres (les happy few) rangent

de côté le souvenir (oublier) et parlent de tout autre chose. Un exemple : “hyper” est un préfixe qui dit quelque chose à tout le monde : il a pris la place de “super” dans le langage courant : “il/elle est hyper sympa” au lieu de “super sympa” ; le “hyper” marque un “plus”, un “plus haut que”, et, servant à construire le terme “hyperbole”, qui jette plus haut, il est lui même hyperbolique. Bien qu’on ne l’emploie pas seul, comme on emploie encore “super” (“donnez-moi du super”, ou “c’est vraiment super”), il tend cependant à le supplanter.

Quand on parle alors d’hyper-média, d’hyper-textes, d’hyper-space, on comprend généralement qu’il s’agit de quelque chose de plus et de “mieux” que simplement un texte ou un média. On sait aussi qu’il s’agira plus ou moins d’informatique, mais de quoi s’agit-il exactement ? Mystère. Ce sont les spécialistes qui détiennent la clef de son autre emploi, du sens précis, concret, au profit duquel le terme “texte” ou “média” est plus ou moins oublié. Il en est de même du terme “virtuel”.

OÙ L’ON PERÇOIT LE JEU DU DÉPLACEMENT ENTRE VIRTUEL ET RÉALITÉ COMME LE RESSORT DU RÉCIT MYTHIQUE

Nous voici revenus à la question de l’oubli

(sommeil) et du non-oubli (réveil). En effet, le terme “virtuel sonne dans les esprits comme un écho ancien : il désigne, couramment, et par référence à la théorie antique (quelque peu édulcorée et transformée, il est vrai) la potentialité non encore éveillée, attendant la réalisation, qui qualifie un état. Pour les professionnels des “images virtuelles”, en revanche, “virtuel” ne qualifie pas un état, mais existe en tant qu’un certain mode d’apparition des objets, dépendant d’un dispositif technique élaboré.

Ce dispositif se nomme “ le virtuel”.

On passe donc d’un qualificatif à un substantif. Autrement dit de la qualification d’un état à la désignation d’un substrat. Car le virtuel n’est pas la virtualité. Ou, plus exactement le virtuel ne fraye avec la virtualité que par métaphore, transport d’attributs, jeu de mots. Le virtuel, en effet existe ici et maintenant, pleinement réalisé dans son dispositif même : logiciels, écrans d’affichage, écrans tactiles, costumes de données, bornes interactives. C’est un monde.

En revanche, entre le virtuel comme dispositif et ce qu’il met à disposition pour un acteur, se loge l’idée d’une virtualité : l’acteur va *mettre en acte* ce qui est à disposi-

tion dans le dispositif, c'est-à-dire il va faire advenir manifestement ce qui réside, préformé, dans ce dispositif.

Il y a donc là un jeu assez rusé entre qualificatif et substantif, entre la virtualité et le virtuel. Ce que J.L. Boissier exprime de la manière suivante : *“Le monde du virtuel (le virtuel) ce monde propice à exprimer ses dispositions, possède des vertus : il est virtuel”*. (5)

Saisissante dans sa brièveté, cette proposition met en phase le virtuel et la virtualité : ce qui définit le virtuel est la possibilité d'ouvrir un monde dont la caractéristique est la virtualité: le substantif (le virtuel) y est qualifié par lui-même.

La formulation joue sur le passage entre les deux acceptions qu'elle boucle en miroir. Elle fait plus, elle lie deux plans, deux ordres, que la tradition distingue fortement : celui de la réalité et celui de la potentialité. Ainsi dira-t-on de même : *“réalité virtuelle”*. “Virtuel”, ici est bien employé comme qualificatif, mais en qualifiant la réalité, le terme “virtuel” change de camp, il devient substantif, il s'agit en fait d'un *“virtuel réel”*.

La ruse, quasi imperceptible, consiste à utiliser le sens ancien de potentialité au

service d'un nouveau paradigme qui en fait une réalité.

Les deux aspects du terme coexistent alors dans une combinaison qu'on pourrait trouver parfaitement incohérente mais qui “passe” grâce à sa charge de mémoire.

Plus encore, et qui n'est pas sans curiosité, cette fusion de deux ordres en un seul “objet” ou “monde” renoue avec la conception de la stase ultime ou entéléchie, perfection de l'acte, *energeia* pure, sans aucune latence, que représentait le premier moteur immobile pour la métaphysique.

OUÛ L'ON VOIT COMMENT LE DEUX DEVIENT "UN", ET CE QUI S'EN SUIT

Ainsi, de ce jeu entre deux plans -réalité et potentialité- naît un espace, d'ordre mixte, une “troisième nature”, d'où le partage est absent. La potentialité y est présente et la réalité tient tout entière dans la présence effective d'un dispositif en attente.

Le jeu de langage entre les différents aspects de “virtuel” et de “virtualité” conduit à nouer deux versions du monde, ou deux épistèmê : l'une, positiviste, où la réalité s'oppose à la potentialité, réalité désignant ce qui est là en présence, comme ayant déjà été réalisé, et potentialité ce qui som-

meille attendant le réveil (c'est le sens où nous l'employons couramment et qui est en accord avec les théories du mouvement léguées par la physique) l'autre, issue de la technologie, circulaire, où réalité ne s'oppose pas à potentialité, mais où elles co-existent. Ce n'est plus "ou bien tu dors, ou bien tu es réveillé", mais "tu es réveillé en dormant".

C'est bien là, au delà des deux termes posés comme oxymoron (la présence simultanée dans une locution de deux termes perçus comme contraires) une déclaration de principe.

L'étrange de l'affaire est certainement ce que nous signalions tout à l'heure : la technologie, dont on croit communément qu'elle est une partie de la science, qu'elle est positive, voire positiviste, manifeste ici son détachement; elle joue l'indépendance à l'égard de ce qu'on nomme l'esprit scientifique. Tout l'effort scientifique en effet s'était jusqu'ici produit à l'encontre d'une pensée métaphysique, qui soudain surgit à l'endroit où on l'attendait le moins et que le virtuel résume et exemplifie.

Comment en effet appeler autrement l'affirmation d'une troisième nature fusionnant présence et absence, réalité et virtualité et lui donnant forme et matière ? Il

s'agirait d'une sorte de moteur premier à la fois tout puissant et pleinement réalisé, mais cependant en attente des actions à venir, les contenant toutes en somme, encore qu'elles ne soient peut-être jamais réalisées...

Est-ce une image mythique, un retour vers le sur-naturel, le charme d'une pensée autre, le mirage d'une capture quasi-divine ? Le fait est que l'actuel engouement pour cette "machine" participe d'un mouvement de fond dont on voit aussi des manifestations ailleurs, en d'autres domaines (6).

Faut-il alors parler de mythologie, de récit mythique, de croyance où jouent simultanément la fascination pour la technique et la nostalgie du pré ou de l'anti-scientifique ? Tout cela à la fois sans doute, car le jeu du retournement, celui de l'ambiguïté, de l'effacement des contradictions, de l'emploi du et... et (et non du ou... ou) dessinent bien les traits caractéristiques du récit mythique, qu'a décrits Lévi-Strauss. Ce récit se forge et se propage toujours au moment de la scission entre deux mondes affrontés. C'est un récit double qui fonctionne à l'envers et à l'endroit, et qui porte en lui-même son contraire.

Cette pensée "sauvage" semble déplacée

sur le terrain de la technologie, et pourtant c'est bien elle qui régit la croyance, tissant entre les mots des passages à double sens, des tours de passe-passe. Par là, cette pensée fabricante de mythes ré-introduit au sein des techno-sciences ce que la science avait cru effacer : les ombres bénéfiques-maléfiques des très anciennes puissances. Apparitions-disparitions, effacement des limites entre réel et imaginaire, sésames (il suffit d'un mot, d'un geste) pour vaincre les contraintes du corps borné qui est le nôtre...

Par là, elle est puissamment poétique, comme le montre Philippe Quéau (7), même si l'éloge qu'il fait de cette poétique du virtuel prend pour objet le dispositif plutôt que le mode de désignation qui l'accompagne, mode qui, selon moi, est le véritable acteur du récit mythique.

N · O · T · E · S

1. Cette utilisation de l'étymologie, sorte de reconstruction fantaisiste qui devrait livrer du sens, se trouve portée à son zénith chez Heidegger, comme elle l'était, mais alors ironiquement chez Platon, dans le *Cratyle*.
2. Comme il en était du terme "réseau", emprunté au vocabulaire du XVII^e siècle. Voir *Quaderni* n° 3, Anne Cauquelin, "Concept pour un passage".
3. L'analyse de la notion de dynamis et d'entéléchie se trouve, entre autres, au livre 8 de la *Métaphysique* d'Aristote.
4. Diogène Laërce, *Vies*, I, V, 33-35.
5. J. L. Boissier, "Vertus des mondes bornés", *Les cahiers de l'IRCAM*, 1992.
6. Le mouvement de retour à la "chose" et la perte progressive d'une prise en compte de l'objet" semblent être une caractéristique contemporaine.
7. Philippe Quéau, *Le virtuel*, Champ Vallon, 1993. P. Quéau fait comme moi appel à l'étymologie et aux multiples "pères" de la notion de virtualité, mais c'est pour justifier généalogiquement le virtuel, au lieu que je m'efforce de montrer qu'il s'agit là de "faux pères", et de généalogie reconstruite, appelés à la rescousse pour asseoir le nouvel usage.